www.abcaider.fr

Tapuscrit adapté

Lettres muettes

Sindbad le marin

Dialogues

Sindbad

Hindbad Capitaine Domestiques

Sous le règne du calife Haroun-al-Rachid, vivait à Bagdad un pauvre porteur qui se nommait Hindbad. Un jour qu'il faisait très chaud et qu'il transportait une lourde charge, il arriva dans une rue magnifique où soufflait un vent agréable. Il posa sa charge à terre devant l'entrée d'une grande maison.

Comme il était curieux, il s'approcha de la porte et interrogea les domestiques qui s'y tenaient debout.

« Hé quoi ! lui répondit-on, vous demeurez à Bagdad, et vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire ? »

Le porteur, qui avait entendu parler des richesses de Sindbad, ne put s'empêcher d'en être jaloux. Il leva les yeux au ciel, et dit assez haut pour être entendu :

« Puissant créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad et moi. Je souffre tous les jours mille fatigues et mille maux, et j'ai bien de la peine à me nourrir, moi et ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépense d'immenses richesses et mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable ? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse ? »

En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre.

Tout à coup, il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui, le prit par le bras, et lui dit :

« Venez, suivez-moi. Le seigneur Sindbad, mon maître, veut vous parler. »

Hindbad eut peur. Après le discours qu'il venait de tenir, il craignait de subir un mauvais traitement. Il voulut refuser, mais le valet de Sindbad lui dit de laisser là sa charge, qu'on la surveillerait pour lui et le pressa d'entrer.

Il l'introduisit bien vite dans une salle somptueuse. De nombreux convives étaient réunis autour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyait à la place d'honneur un homme grand, à la longue barbe blanche. Derrière lui se dressait une foule d'officiers et de domestiques fort empressés à le servir. Cet homme était Sindbad. Le porteur salua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher et le fit asseoir à sa droite. Il lui servit à manger lui-même et lui offrit à boire un excellent vin.

À la fin du repas, Sindbad, remarquant que ses convives ne mangeaient plus, prit la parole, et, s'adressant à Hindbad, qu'il traita de frère, selon la coutume des Arabes lorsqu'ils se parlent familièrement, lui demanda comment il se nommait et quelle était sa profession.

« Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad

- Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, et je vous réponds que la compagnie vous voit aussi avec plaisir. Mais je souhaiterais apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. »

Sindbad, avant que de se mettre à table, avait entendu tout son discours par une fenêtre ; et c'était ce qui l'avait incité à le faire appeler.

Pour toute réponse, Hindbad, plein de confusion, baissa la tête. Puis il dit : « Seigneur, je vous avoue que j'étais de mauvaise humeur, et je vous supplie de me pardonner.

- Oh, ne croyez pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en être fâché. Je vous comprends fort bien. Au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains. Mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paraissez être à mon égard. Vous vous imaginez sans doute que j'ai acquis sans peine et sans travail toutes les commodités et le repos dont vous voyez que je jouis. Détrompez-vous. Je ne suis parvenu à un état si heureux qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux du corps et de l'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, Messeigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir.

Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures, et des dangers que j'ai couru sur mer dans les sept voyages que j'ai faits, et, puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un rapport fidèle. Je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre ».

J'avais hérité de ma famille des biens considérables. Je perdis presque tout et donnai le reste. Enfin, je pris la décision de m'embarquer sur un vaisseau avec plusieurs marchands.

Nous prîmes la route des Indes orientales. Je fus d'abord incommodé par ce qu'on appelle le mal de mer, mais, ma santé se rétablit bientôt, et depuis ce temps-là, je n'ai point été sujet à cette maladie.

Au fil de notre voyage, nous abordâmes plusieurs îles et nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que le vent était calme nous accostâmes sur une petite île presque à fleur d'eau, qui ressemblait à une prairie par sa verdure. Le capitaine fit plier les voiles, et permit aux membres de l'équipage qui le souhaitaient de descendre à terre. Je fus du nombre de ceux qui débarquèrent.

Nous étions tous en train de boire, manger et nous délasser de la fatigue de la mer, lorsque tout à coup l'île trembla, et nous donna une rude secousse…

Les marins restés sur le bateau nous crièrent de rembarquer promptement, que nous allions tous périr, que ce que nous prenions pour une île était le dos d'une baleine. Les plus rapides se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage. Pour moi, j'étais encore sur l'île, ou plutôt sur la baleine, lorsqu'elle plongea dans la mer, et j'eus à peine le temps d'agripper une grande pièce de bois.

Ceux qui étaient dans la chaloupe réussirent à remonter à bord du navire. Quelques-uns de ceux qui nageaient furent aussi recueillis. Mais un vent frais et favorable se leva et emporta le bateau au loin, m'ôtant par-là l'espérance de rejoindre mes compagnons.

Je demeurai donc à la merci des flots tout le reste du jour et de la nuit suivante. Le lendemain, je n'avais plus de force et allais mourir noyé, lorsqu'une vague miraculeuse me jeta contre une île. Je restai étendu sur la terre, à demi mort, jusqu'à ce que le soleil se lève.

Alors, bien que très faible et affamé, je réussis à me traîner et découvris une source où me désaltérer et des herbes bonnes à manger. Revigoré, je me mis à explorer l'île et, au milieu d'une belle plaine, j'aperçus une jument qui paissait. Son exceptionnelle beauté attira mon attention mais, pendant que je l'admirais, j'entendis la voix d'un homme qui parlait sous terre. Un moment ensuite, cet homme parut, vint à moi, et me demanda qui j'étais. Je lui racontai mon aventure. Après quoi, me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où à mon grand étonnement se trouvaient d'autres personnes.

Ils m'invitèrent à partager leur repas et nous fîmes connaissance. Ils me confièrent qu'ils étaient palefreniers du roi Mihrage, souverain de cette île. Chaque année, à la même saison, ils avaient coutume d'y amener les juments du roi. Ils attendaient alors la venue d'un cheval marin qui sortait de la mer pour les couvrir. Après l'accouplement, ce cheval avait la mauvaise habitude d'essayer de dévorer les juments. Les palefreniers avaient pour mission de l'en empêcher et de l'obliger à rentrer dans la mer. Quant aux juments, ils les ramenaient au palais, et les chevaux qui en naissaient étaient destinés au roi et appelés chevaux marins.

Ils ajoutèrent qu'ils devaient partir le lendemain, et que si j'étais arrivé un jour plus tard, je serais certainement mort de faim et de soif, car personne ne vivait dans cette région de l'île et que sans guide je n'aurais jamais trouvé le chemin jusqu'aux habitations les plus proches.

Alors que nous discutions ainsi, le cheval marin sortit de la mer comme ils me l'avaient dit, se jeta sur la jument, la couvrit et voulut ensuite la dévorer. Mais, au grand bruit que firent les palefreniers, il s'enfuit et plongea dans la mer.

Le lendemain, ils reprirent le chemin de la capitale de l'île avec les juments, et je les accompagnai. On me conduisit au roi Mihrage à qui je racontai mon aventure. Aussitôt, ce roi généreux ordonna à ses officiers de me traiter comme un invité de marque.

Comme j'étais marchand, je me mis bientôt à la recherche de gens de ma profession, particulièrement ceux qui étaient étrangers, dans l'espoir d'obtenir des nouvelles de Bagdad et trouver un moyen d'y retourner. Je cherchais aussi la compagnie des savants des Indes, et je prenais plaisir à les entendre parler.

Je m'entretenais très régulièrement avec le roi et ses gouverneurs. Ils me posaient mille questions sur mon pays, et, de mon côté, voulant m'instruire des mœurs ou des lois de leurs États, je les interrogeais à mon tour.

Dans le royaume du roi Mihrage, il y avait une île du nom de Cassel. On m'avait assuré qu'on y entendait toutes les nuits un son de timbales. Les marins affirmaient que Deggial y avait fait sa demeure. Il me prit l'envie d'être témoin de cette merveille, et je vis dans mon voyage des poissons longs de cent et de deux cents coudées, qui font plus de peur que de mal.

Je remarquai d'autres poissons qui n'étaient que d'une coudée, et qui ressemblaient par la tête à des hiboux.

À mon retour, un jour que je me promenais sur le port, je vis un navire décharger des marchandises. En jetant les yeux sur les quelques ballots, je reconnus les paquets que j'avais fait charger sur le vaisseau où je m'étais embarqué à Balsora. D'ailleurs mon nom était encore inscrit dessus. Je reconnus même le capitaine. Comme j'étais persuadé qu'il me croyait mort, je l'abordai et lui demandai à qui appartenaient les ballots que je voyais.

« J'avais à mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui se nommait Sindbad. Un jour que nous étions près de ce qui ressemblait à une île, il mit pied à terre avec plusieurs passagers. Hélas, cette île n'était pas autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'était endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plus tôt échauffée par le feu qu'on avait allumé sur son dos pour faire la cuisine qu'elle commença à se mouvoir et à s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étaient dessus se noyèrent, et le malheureux Sindbad fut de ce nombre. Ces ballots étaient à lui, et j'ai résolu de les garder jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse les rendre.

- Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort, et qui ne l'est pas : ces ballots sont mon bien et ma marchandise…

- Grand Dieu ! s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui ? Il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes. J'ai vu de mes propres yeux périr Sindbad. Les passagers qui étaient sur mon bord l'ont vu comme moi, et vous osez dire que vous êtes ce Sindbad ? Quelle audace ! À vous voir, vous semblez un homme honnête. Pourquoi mentir pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas ?

- Patience, lui répondis-je, et faites-moi la grâce d'écouter ce que j'ai à vous dire »

Et je lui racontai alors de quelle manière je m'étais sauvé, et par quelle aventure j'avais rencontré les palefreniers du roi Mihrage, qui m'avaient amené à sa cour. Il se sentit ébranlé par mon discours et bientôt persuadé que je n'étais pas un imposteur.

En effet, des marins de son navire accoururent et me reconnurent aussitôt. Ils étaient heureux de me revoir sain et sauf. Alors le capitaine se jeta dans mes bras.

« Dieu soit loué, me dit-il, je ne puis assez vous marquer le plaisir que je ressens. Voilà votre bien. Prenez-le, il est à vous. Faites-en ce qu'il vous plaira. »

Je le remerciai, je louai sa probité, et le priai d'accepter quelques marchandises, mais il les refusa.

Je choisis ce qu'il y avait de plus précieux dans mes ballots, et j'en fis présent au roi Mihrage. Comme ce prince savait la disgrâce qui m'était arrivée, il me demanda où j'avais pris des choses si rares. Je lui contai par quel hasard je venais de les récupérer. Il se montra alors presque plus heureux que moi, accepta mon présent et m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela, je pris congé de lui et me rembarquai sur le même vaisseau. Mais, avant de partir, j'échangeai les marchandises qui me restaient contre d'autres du pays.

J'emportai avec moi du bois d'aloès, du santal, du camphre, de la muscade, du clou de girofle, du poivre et du gingembre.
Nous passâmes par plusieurs îles, et nous revînmes enfin à Balsora, où je débarquai riche d'environ cent mille sequins. Ma famille m'accueillit avec chaleur et émotion. J'achetai des esclaves de l'un et de l'autre sexe, de belles terres, et fis construire une grande maison. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu à oublier les maux dont j'avais souffert et à jouir des plaisirs de la vie.